**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 34 (1896)
**Heft:** 51

**Artikel:** Les dames au café
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-195907

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 30.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

M. Prévianne (*avec un soupir*). — Surtout quand on est seul...

Mme Hallouin (*même jeu*). — Surtout quand on est seul...

(Un silence.)

M. Prévianne (*timidement, au bout de quelques minutes*). — Et vos rhumatismes, madame Hallouin ?

Mme Hallouin. — Par ce beau soleil, il me semble que je ne les sens plus ; mais hier, ils m'ont fait cruellement souffrir.

(Nouveau silence.)

(Tous deux songent, perdus dans leurs souvenirs. Mme Hallouin s'occupe d'un ouvrage de main qu'elle a tiré de son panier.)

M. Prévianne (*sortant le premier de sa rêverie*). — Voyez-vous, madame Hallouin, pendant cette vilaine bronchite qui m'a cloué six mortelles semaines au lit, j'ai pu juger ce que valent les soins mercenaires, les dévouements que l'on paye à tant par heure. Combien de fois me suis-je dit. « Mon Dieu ! pourquoi ma pauvre femme n'est-elle plus de ce monde ? Quel plaisir elle aurait eu à me dorloter aujourd'hui, à préparer mes tisanes, à me renouveler mes emplâtres !... » Positivement, il y a eu des jours où j'aurais été heureux d'aller la rejoindre... Après tout, si j'en ai réchappé, ce n'est qu'à ma robuste constitution que je le dois. Le coffre est bon, grâce à une vie régulière, à une jeunesse exempte de tout excès.

Mme Hallouin. — Il y a longtemps que vous avez perdu Mme Prévianne ?

M. Prévianne. — Six ans depuis les Rameaux derniers. (*Avec émotion*) Ah ! elle m'a bien manqué, allez. Si encore elle m'avait laissé un enfant, une fille... mais rester tout seul à mon âge !

Mme Hallouin. — Bah ! bah ! Il ne faut pas exagérer vos regrets, monsieur Prévianne. Les enfants, ce n'est pas toujours tout joie et plaisir pour des gens de notre âge. Des fois, cela va bien, mais c'est plutôt rare, croyez-moi. Et puis, ils se marient : alors, il y a les gendres et les belles-filles pour qui on reste toujours plus ou moins des étrangers, et on ne s'accorde pas, et on se mange les sangs. J'ai connu ainsi de braves gens que leurs enfants ont mis dehors, à la rue, comme je vous dis... Ah ! les enfants de ce temps-ci, ce n'est plus comme ceux d'autrefois. Ils sont pourris d'ambition, ils ont la soif du luxe, la rage de paraître. Ils rougissent de leurs vieux père et mère et les remisent quelque part où on ne saura pas les trouver, où ils ne leur courront pas dans les jambes pour leur faire honte. Et pendant ce temps, ce qu'ils font danser les écus, ceux que les vieux ont eu tant de peine à économiser !

M. Prévianne. — Ça, c'est bien vrai !

Mme Hallouin. — Ainsi, moi, quand mon mari est mort, il y a trois ans, on disait : « Cette pauvre Mme Hallouin, si encore elle avait des enfants ! » D'abord, j'ai pensé de même et cela doublait mon chagrin. Mais j'ai bien vu par la suite que, malgré la perte cruelle de mon cher homme, il en valait encore mieux ainsi. J'ai pu arranger ma vie comme j'ai voulu, l'accommoder toute seule dans mon petit coin, rester bien tranquille, bien isolée avec mon chagrin, sans tracas, sans ennuis avec des tiers qui viendraient se mettre en travers de mes habitudes... Les vieux et les jeunes, cela n'a pas les mêmes goûts, les mêmes points de vue... Nous ne demandons que la paix, le repos, le plaisir de satisfaire quelques vieilles manies...

M. Prévianne. — Vous êtes philosophe, madame Hallouin...

Mme Hallouin. — Toutes les femmes le sont à mon âge...

M. Prévianne. — Pourtant la solitude est bien pénible... Songez qu'il peut vous arriver du mal comme il m'en est venu... Quelle détresse quand il n'y a pas là, près de vous, une main aimante et dévouée pour vous soigner, vous entourer d'affection, endormir votre peine !...

Mme Hallouin. — Nous y voilà... Laissez la jeunesse à ses plaisirs, monsieur Prévianne... Ne lui imposez pas la pénible corvée de soigner les infirmités des vieillards et de supporter leur mauvaise humeur... Mais si vous avez peur de la solitude, regardez plutôt autour de vous et cherchez s'il n'y a pas quelque part une solitude semblable à la vôtre... Peut-être qu'en les unissant, on pourrait encore faire un peu de bonheur !...

M. Prévianne (*saisi, ayant tout à coup compris*). — Ah ! madame Hallouin, est-ce pour nous deux que vous dites cela ?...

Mme Hallouin. — Dame ! mon ami, ça m'en a tout l'air... Il n'y a que les vieux, en somme, pour se comprendre, se soutenir et s'entr'aider... A notre âge et dans notre situation, la vie ne nous dit plus grand'chose... Mais on peut mettre en commun sa bronchite et ses rhumatismes pour se les soigner mutuellement et passer en douceur, sans trop d'inquiétude, le peu de jours qui nous restent à vivre... cela vous va-t-il, monsieur Prévianne ?

M. Prévianne (*avec un cri étouffé*). — Oh !... Et moi qui n'osais pas vous le demander... Il y a si longtemps que j'y pense !

Mme Hallouin. — Je vous avais deviné, vilain sournois... Vous m'avez forcée de vous faire les avances... Mais au moins n'allez pas vous imaginer qu'il y ait là de l'amour... de l'amour comme à vingt ans...

M. Prévianne (*rougissant et pâlissant tour à tour*) — Oh ! chère amie, que pensez-vous là ?...

Mme Hallouin. — D'ailleurs, je suis tranquille : le soir même de notre mariage, je vous préparerai votre thé, vous savez, ce thé qui vous fait si bien dormir, toute la nuit...

(Ils rient tous les deux en se regardant. Puis, comme l'heure est venue où Mme Hallouin se retire tous les jours, M. Prévianne la reconduit jusqu'à sa porte et rentre chez lui léger, souriant et vainqueur.)

Franz Foulon.

## Les dames au café.

Genève, le 8 décembre 1896.

Monsieur le rédacteur,

Le 21 novembre, vous avez publié dans votre *Conteur* une lettre qui m'a vivement intéressée et à laquelle je me vois obligée de répondre, étant moi-même un peu en cause, car il m'arrive de temps en temps d'accompagner mon mari à la brasserie.

Les raisons que vous alléguez pour démontrer que le devoir des mères de famille est bien plutôt de passer leurs soirées dans leur intérieur qu'en dehors de chez elles sont très plausibles, et là je suis tout à fait de votre avis. Mais il y a nombre de dames qui ne sont pas mères et dont le mari, trouvant la bière bien meilleure tirée directement du tonneau, désire aller la boire à la source même et prie sa femme de l'y accompagner.

Au premier abord, elle se récrie : « Mais ce n'est pas convenable, dit-elle, je n'y trouverai aucune de mes amies... Que veut-on dire et penser de moi ? etc., etc. ». Monsieur répond : « Puisque les autres te préoccupent plus que moi, j'irai seul ; mais ne te plains pas si je rentre tard. »

Et alors, si la femme est un peu intelligente, elle se hâte de mettre son chapeau et de suivre son mari.

La première fois qu'elle entre dans ce lieu, qu'elle ne connaît que d'ouï-dire, elle a l'air un peu provinciale ; elle ose à peine lever les yeux ; elle se sent déplacée, déclassée et prise d'une fausse honte, comme si elle faisait mal. Puis elle s'y habitue petit à petit et trouve enfin que c'est une distraction pour tous deux, car il y a nombre de journaux illustrés et autres.

Elle constate d'ailleurs la présence de plusieurs autres dames. Alors, tout-à-fait tranquillisée, elle écoute avec intérêt les discussions variées des Messieurs, ce qui la sort un peu des conversations féminines de l'après-midi.

Une autre raison est qu'à mon avis il est nécessaire pour le moral d'un négociant, qui a parlé affaires toute la journée, qui en a encore parlé même pendant les repas, de se sortir un peu de chez lui ; et s'il désire faire partager à sa femme ses distractions, ne trouvez-vous pas bien naturel que quand on a vécu nombre d'années ensemble, les goûts de notre mari deviennent un peu les nôtres ?

Maintenant, bien loin de moi l'idée de ne pas se plaire chez soi, mais je crois que dans la vie il faut, pour apprécier un bien-être, s'en priver de temps en temps, et c'est bien plutôt pour faire plaisir à mon mari et lui faire apprécier son intérieur que je l'accompagne parfois à la brasserie.

Je sais que nombre de lecteurs et de lectrices ne seront pas de mon avis, mais, d'un autre côté, je suis certaine aussi que bien des discussions de ménage seraient évitées, si chacun se formait un peu aux goûts l'un de l'autre : Il est vrai qu'il ne faut disputer ni des goûts ni des couleurs.

(*Une de vos lectrices*).

## L'histoire, d'après les journaux du temps.

*Les derniers moments de Bonaparte.*

Les détails ci-après ont été consignés dans le *Journal de Hambourg*, par un allemand parti de Ste-Hélène le 10 mai 1821 :

Pendant la nuit du 4 au 5 mai, Napoléon, qui ne se faisait pas d'illusion sur l'état de sa santé, remplit tous les devoirs exigés par la religion qu'il professait. Dans la matinée du 5, il dit à ses médecins d'une voix très émue :

J'ai commis bien des fautes et des crimes, mais mon cœur n'y était pour rien.

On me laissa faire ; je n'étais pas encore mûr. Ma réputation était plus grande que mes talents. D'ailleurs j'avais été élevé en France ; c'est le pays de l'honneur, de la bravoure et de la grandeur ; mais c'est aussi celui de la légèreté.

Dans la soirée, le soleil donnait dans sa chambre. On voulut fermer les rideaux :

Non, dit-il, laissez-les, que je puisse voir la douce lumière du jour jusqu'à ce qu'il fasse nuit éternellement pour moi. Vous verrez qu'avec les derniers rayons de soleil de ce jour, je rendrai mon dernier soupir.

Puis après une longue pose :

Il n'était ni dans mon cœur, ni dans mon caractère d'être cruel. Les circonstances m'ont rendu tel. Je n'étais pas assez fort pour les maîtriser...

Ensuite il se reposa pendant quelques minutes ; puis, se leva de nouveau, quoique avec beaucoup de peine, et dit :

Habillez-moi donc maintenant, comme j'ai désiré de l'être, car cela ne durera pas longtemps.

On se hâta de lui obéir et on lui mit son uniforme de général en chef, soigneusement conservé depuis 1814. Cela fait, il jeta sur son miroir un dernier regard. Il ne s'en était pas servi depuis quatre mois.

Oui, c'est bien moi, s'écria-t-il, la vie a des ailes pour la destruction... J'étais plus malheureux qu'on ne le croit ; j'étais le jouet des vagues de cet indomptable océan politique. D'ailleurs j'étais trahi, vendu...

Le crépuscule commençait alors à paraître. Il ajouta :

Ayez soin que je meure comme César. Arrangez tout, rendez-moi ce léger service.

On lui obéit encore, quoiqu'il ne restât presque plus rien à faire.

Eh bien, reprit-il, l'armée est battue, mais l'honneur reste. C'est là le dernier *Cadre* que rien ne peut détruire.

Il dit ensuite :

Donnez-moi quelques gouttes de julep ; c'est tout ce que ce monde a encore à m'offrir.

On le fit, mais il n'en prit qu'une petite cuillerée, et s'écria avec tristesse :

Reconnaissance et souvenir !...

Après quelques secondes il reprit ainsi :

Dieu miséricordieux me prend dans son sein ; un ange aimable s'approche ; adieu, mes amis, adieu, mes compagnons d'armes, adieu pour toujours... Dieu me reçoit... Ne me réveillez plus.

. . .

Ces détails ont été reproduits dans la *Gazette de Lausanne*, du 28 août 1821, d'où nous les avons tirés.